



C'est la cheville qui redémarre.

# Bracelet électronique

À l'air libre, mais pas vraiment en liberté. Cloîtrées dans leur "périmètre" ou suivies à la trace par géolocalisation, près de 10 000 personnes portent aujourd'hui en France un bracelet électronique. Alors que Nicolas Sarkozy propose d'en poser un sur tous les fichés S, témoignages de ces gens qui vivent un fil à la patte.

PAR GRÉGOIRE BELHOSTE / PHOTOS: RENAUD BOUCHEZ POUR SOCIETY

Pas le moindre verrou, aucun grillage ni barreau. Rien de plus qu'une fenêtre lambda. Et pourtant, dans son appartement d'Étouvie, dans le nord d'Amiens, Patrick\* évite soigneusement cette lucarne ouverte sur les barres d'immeubles grisâtres d'une cité HLM. Depuis qu'il est sorti sous conditions en septembre 2015, après huit ans passés à l'ombre des prisons de Sequedin, Longuenesse et Bapaume, le quadragénaire a le vertige, pour de vrai. "Quand j'ai ouvert la fenêtre pour la première fois, il y a quatre jours, j'ai eu un sacré tournis, relate-t-il. Je ne suis pas le genre de type qui a peur de monter en haut de la tour Eiffel, c'est juste que ça fait des années que je n'avais pas regardé une vue. Il y avait le vide et la profondeur de champ, c'était trop pour moi. Alors je me suis assis à côté pour fumer ma clope, et j'ai refermé la fenêtre." Tablier autour du cou, Patrick raconte son retour progressif

à la vie normale depuis les locaux de l'Îlot, association d'insertion pour laquelle il travaille comme cuisinier. L'Amiénois s'épanche sur "le plaisir du premier croissant" et sur "l'odeur du diesel". Puis il remonte son jean de quelques centimètres, tire une chaussette usée jusqu'à la corde et laisse entrevoir le morceau de plastique gris, pas plus gros qu'une montre, qui entoure sa cheville droite. Un bracelet électronique, relié à un boîtier connecté avec un centre de surveillance. "Le bracelet déforme toutes mes chaussettes, râle-t-il en tirant sur son pantalon. Heureusement qu'on ne le sent pas trop. Après tout, il y a des gens qui portent tout le temps des bracelets brésiliens, ce n'est pas moins lourd. D'autres qui ont des gourmettes en or, c'est bien plus encombrant." Il s'arrête et regarde sa jambe du coin de l'œil. "Mais à choisir, je préférerais quand même la gourmette."

Selon la Direction de l'administration pénitentiaire, près de 10 000 Français sont, comme Patrick, actuellement placés sous surveillance électronique. Un chiffre en augmentation constante. Deux jours après la vague d'attentats du 13 novembre dernier, Nicolas Sarkozy proposait même d'assigner à résidence les personnes faisant l'objet d'une fiche S et de les surveiller grâce au bracelet électronique. Manière de dire que dans un contexte de plus en plus sécuritaire, le bracelet est devenu un hochet que l'on agite à tout va. Le système est simple: pour en bénéficier, les détenus doivent avoir un "projet sérieux d'insertion ou de réinsertion" et justifier d'un logement, que ce soit chez eux ou dans une structure d'accueil. Ils doivent ensuite respecter des horaires et un périmètre définis par le juge d'application des peines, à qui revient la décision finale d'ordonner ou non la pose du bracelet. Si l'individu concerné ne respecte pas ces obligations, le service pénitentiaire d'insertion et de probation (SPIP) en charge du dossier est alerté. Philippe Vafiades, chef du pôle placement sous surveillance électronique de la Direction interrégionale des services pénitentiaires de Paris, affirme que le dispositif a fait ses preuves. "Il n'y a pas de chiffres récents sur la récidive des placés, mais on peut se référer à ce que j'appelle la statistique du 'doigt mouillé', explique-t-il en montrant de l'index trois armoires remplies de chemises plastifiées. Ce sont les dossiers de suivi des placés: la plupart ne sont pas épais." Pour la justice, le bracelet est aussi un moyen de ne pas envoyer derrière les barreaux des primo-délinquants et ainsi d'éviter de remplir des prisons déjà surpeuplées, avec quelque 117 détenus pour 100 places, selon



une étude publiée en 2015 par le Conseil de l'Europe. Bon marché –il coûte moins cher qu'une journée en cellule–, le bracelet est-il finalement l'outil rêvé, tant pour l'État que pour les détenus, à qui l'on offre un espace de liberté? Pour Nora Bouzidi, éducatrice spécialisée à l'Îlot, ce n'est pas si simple. *"Le bracelet a un effet psychologique, dit-elle. Le premier mois, les personnes ont l'impression que le temps passe vite. Mais il y a la deuxième étape: au bout de deux ou trois mois, on sent un ras-le-bol, genre 'vivement que ça se termine'. Même le vocabulaire change: ils finissent par parler du bracelet comme d'un 'boulet', ils nous disent qu'ils traînent leur patte."*

### Inspiré par Spider-Man

Un pavillon comme il en existe des milliers en banlieue parisienne. Devant un portail métallique vert est garée une BMW M3. *"Parfois, sur le coup de 19h, j'ai envie de faire un tour en voiture",* confesse Michaël\*, en regardant son bolide par la fenêtre de sa chambre. T-shirt Emporio Armani sur le dos, Michael, 24 ans, aime rouler pour se détendre. Seulement, en dehors de ses horaires de sortie quotidienne, de 8h à 18h, il doit désormais rester cloîtré dans son pavillon. Placé sous surveillance électronique pour les neuf prochains mois. Michaël vendait de l'herbe et du shit à une trentaine de clients. Il s'est fait pincer en pleine transaction, dans une commune des Yvelines. *"Au tribunal, quand j'ai entendu la juge parler de neuf mois de prison, j'ai flippé,* dit celui qui n'a jamais connu la détention. *Mon avocat m'a alors assuré qu'il y aurait un aménagement de peine."* Au lieu de croupir à Fresnes, Michaël porte donc depuis novembre un bracelet électronique. Mais le temps est long. Du matin au soir, il traînasse chez lui en claquettes, alternant les parties de FIFA et les épisodes de la série *Suits*. Une routine entamée lorsque les agents pénitentiaires de la maison d'arrêt de Fresnes sont venus installer à son domicile un boîtier noir à boutons rouge et bleu, assorti d'un téléphone. *"Ils ont branché le*

**"Au bout de deux ou trois mois, on sent un ras-le-bol, genre 'vivement que ça se termine'. Ils finissent par parler du bracelet comme d'un 'boulet'"**

**Nora Bouzidi, éducatrice spécialisée**



Des Geox, comme le Pape.

*boîtier dans ma chambre, se sont rendus dans toutes les pièces pour faire la reconnaissance des lieux, puis sont allés jusqu'au portail et sont partis",* se souvient Michaël. Désormais, pour bénéficier de quelques heures de liberté supplémentaires, le Francilien doit négocier avec son CPIP, son conseiller pénitentiaire d'insertion et de probation, chargé de veiller au respect des obligations du détenu. Si Michaël dépasse le portail sans permission en dehors de ses heures de sortie, le téléphone installé par le personnel pénitentiaire sonne aussitôt. Au bout du fil, l'administration de Fresnes demande des comptes. C'est en lisant les pages d'une bande dessinée *Spider-Man* évoquant un bracelet à émetteur qu'un juge américain a eu l'idée, à l'été 1979, de mettre en place le dispositif. Quatre ans plus tard, après avoir pris contact avec un ingénieur électronique, le magistrat l'expérimentait sur lui-même durant plusieurs semaines. En 2003, 20 ans après sa mise en place aux États-Unis, le bracelet électronique était introduit en France. À 27 ans, Jean-Marie\* en porte un depuis qu'il a quitté la prison de Bapaume, au printemps 2014. Assis dans le bureau du responsable de sa structure d'accueil, dans le nord-est

d'Amiens, il évoque un quotidien rythmé par les contraintes. *"Je n'ai pas le même bracelet que les autres, dit-il, le mouchard planqué sous sa chaussette droite. Le mien, dès que je vais à Auchan ou à Carrefour, au cinéma ou à la gare, dès qu'il n'y a pas de réseau, il n'émet plus et alerte les surveillants. Je suis obligé de sortir pour reprendre un point GPS. Du coup, maintenant, avant d'entrer dans un supermarché, je préviens la prison: 'Attention, j'entre dans un magasin, je n'en ai pas pour quinze minutes, mais peut-être pour trois quarts d'heure ou une heure s'il y a du monde.'" Jean-Marie s'en va chercher son "unité mobile". Une sorte de vieille télécommande en plastique gris sur laquelle sont inscrits l'heure et la date, le niveau de la batterie et le réseau. Ce jour-là, l'engin indique "Position GPS OK". Mais, assure le Picard, la technologie n'est pas toujours aussi fiable. *"Ça fait une trentaine de fois qu'on me change mon bracelet, se désole-t-il en tapotant sur l'engin. Il sonne tout le temps par erreur. Un soir, à minuit et demi, il y avait un rond vert avec un bonhomme sur mon boîtier. Dessus, il y avait marqué 'veuillez retourner immédiatement dans votre périmètre', alors que j'étais dans mon lit."**



Alerte pantacourt.

## Galères de cœur et boulot

Au-delà des pépins techniques, c'est le regard des autres qu'il faut affronter. Il y a dix ans, Patrick, avec son faux air de Matthew McConaughey, était responsable de magasins "type GiFi et La Foir'Fouille". Soit "3 500 euros par mois, voiture de fonction, téléphone, des costards tous les jours, surtout des Hugo Boss", se souvient-il. Désormais, sa garde-robe a changé. "Je porte du Devred depuis ma sortie." Pour garder la tête haute malgré son bracelet, l'homme doit ruser. "Un jour, j'étais dans le bus avec un pantalon slim et mon bracelet dépassait. Une personne âgée m'a demandé ce que c'était, je lui ai fait croire que c'était un podomètre." Avec les filles aussi, le bracelet est un problème. Pour draguer, Patrick s'enfile des expressos sur les terrasses des cafés d'Amiens. "L'autre jour,

*une fille s'est assise pour discuter. Je lui ai payé un verre, ça s'est très bien passé. Puis elle m'a demandé: 'On se revoit demain?' Je lui ai répondu que ne pouvais pas, que j'étais pris, que j'étais obligé de rester chez moi ce jour-là... Dans son regard, j'ai tout de suite compris que c'était mort. C'était peut-être la femme de ma vie, peut-être une amie ou peut-être juste une bonne discussion."*

Emmitoufflé dans un épais gilet en maille, Claude\* peine lui aussi à rencontrer l'amour. Cette armoire à glace au crâne chauve et au regard clair est sous surveillance électronique depuis la mi-octobre. Il peut sortir deux matins et trois après-midi par semaine. Célibataire, l'homme explique qu'il préfère attendre la fin du port de son bracelet avant d'envisager une relation sérieuse. "Quand j'étais en prison, je parlais souvent à une fille sur un site de rencontre. Comme on s'entendait bien, on a discuté sur Facebook, puis par téléphone, mais je ne lui ai pas dit que j'étais incarcéré. Après ma sortie, j'ai fait une gaffe en écrivant un message: je me suis planté de destinataire et je lui ai envoyé sans faire exprès un SMS dans lequel je disais que je devais porter un bracelet pour quelques mois. Elle m'a dit qu'elle comprenait et qu'il n'y avait

*pas de souci, sauf qu'elle ne m'a plus jamais donné de nouvelles."* Mais la vraie angoisse de Claude est de réussir à conserver son job. Sur le papier, la possibilité de se réinsérer par le travail est l'un des atouts de la surveillance électronique. Mais sur le terrain, les choses sont parfois compliquées. "Impossible de dire à mon employeur ou à ma boîte d'intérim que je porte un bracelet électronique, souffle Claude, actuellement intérimaire dans des parkings souterrains. Même si le bracelet est discret, il est gros comme ça dans ma tête. Quand j'ai fini mon travail, j'ai peur que mon patron me propose de faire des heures supplémentaires. S'il me demande, je fais quoi? J'ai envie de prouver de quoi je suis capable, mais je sais que je ne pourrais pas accepter à cause de mes horaires." La mâchoire serrée, Claude résume: "Sortir de prison et avoir le bracelet, c'est comme si on était devant une vitrine mais qu'on n'avait pas le droit d'entrer." La vie, mais pas tout à fait.

## Soulagé de retourner en prison

Voilà pourquoi certains détenus préfèrent être derrière les barreaux qu'en liberté avec un bracelet. "Certains sortent et laissent sonner leur bracelet, font n'importe quoi pour retourner en prison", constate Nora Bouzidi. L'éducatrice se rappelle avoir rendu visite au parloir à un ancien détenu qui n'avait pas supporté ce fil à la patte. "C'est un monsieur qui avait fait une peine de plus de 20 ans de réclusion. Quand je l'ai revu derrière les barreaux, il m'a avoué qu'il était 'soulagé'. Il y a des personnes qui sont mieux en prison. Dehors, ce détenu ne se sentait pas bien, il savait qu'il aurait pu craquer et repasser à l'acte." En mai 2014, un quinquagénaire du Pas-de-Calais coupait, lui, son bracelet deux mois avant la fin de sa peine – ce qui équivaut à une évasion –, puis tapait à la porte d'une maison d'arrêt dans l'espoir d'être réincarcéré.

Pour Claude, en revanche, hors de question de "retourner au mitard". Il prévoit d'ouvrir une société de rénovation de l'habitat – "tout ce qui est porte de garage, volets, clôture ou système d'alarme". Patrick, de son côté, rêve à son dernier jour sous bracelet électronique. "Il y aura une grande fête avec ma famille et mes amis. Ce sera une réception bien classe, avec traiteur et tout. Après, j'aimerais beaucoup partir une bonne semaine à l'île Maurice, loin des briques rouges." Quant à Jean-Marie, il vise plutôt la simplicité. Le jour fatidique où son bracelet GPS sera enfin retiré, il n'y aura ni banquet ni séjour touristique. Mais un plaisir simple. "J'ai une baignoire chez moi, mais je ne peux pas m'en servir. Je suis obligé de sortir mon pied de l'eau toutes les dix minutes pour que mon bracelet continue à capter. Alors franchement, un bon bain, ce serait pas mal." ● TOUS PROPOS RECUEILLIS

PAR GB

\*Le prénom a été changé.

"Sortir de prison et avoir le bracelet, c'est comme si on était devant une vitrine mais qu'on n'avait pas le droit d'entrer" **Claude**

